

Mérimée par Louis Derôme, éd. Édouard Rouvère, Éditions originales des Romantiques

Mérimée est romantique et il est historien. Il est romantique par le mépris du convenu, dans les Lettres et dans les mœurs ; il l'est encore par la fantaisie, par le tour de son esprit, par l'intensité du sentiment littéraire, par la recherche du pittoresque, du Nouveau Moral, quoi qu'il ne le soit ni par l'amour de la Tradition religieuse ni par la spécialité de ses recherches d'archéologie.

Comme Historien, il est également un Romantique, mais de cette fraction de l'École qui procède de Walter Scott, qui confine au Roman Historique. Il n'a rien d'Alexandre Dumas. Les romans historiques de Dumas n'ont d'historique que le cadre. La couleur locale est fautive, tandis que chez Mérimée, elle est recherchée avec l'opiniâtreté qu'on apporte à poursuivre la vérité, par l'observation scrupuleuse doublée d'une bonne foi exclusive mais très réelle. Il serait plutôt Historien à la façon d'Alfred de Vigny dans Cinq Mars. Vigny a plus d'ambition que lui et n'atteint pas au même résultat. Mérimée n'a pas de prétention, au moins à ses débuts, car plus tard, dans ses études d'archéologie, comme dans ses études d'histoire romaine, il arrivera à la dignité de l'histoire.

Mérimée n'est pas un historien politique ; il peint des mœurs historiques et, parmi elles, des mœurs à part, des scènes de cour, des catastrophes, des épisodes confinés à la vie sauvage. C'est ce qu'il appelle des anecdotes. Il s'y tient par sobriété naturelle.

Ses récits d'histoire sont des nouvelles d'un genre particulier données pour telles, sans autre intention que celles de décrire et d'émouvoir. Qu'on le prenne par le côté qu'on voudra, conteur, antiquaire, voyageur, ses qualités reviennent à une : la description morale et de caractère.

Mais il n'est pas moraliste. Il est artiste et n'a en vue que d'intéresser à l'aide d'un art infini, qui lui permette d'épancher sa bile qui est noire et qu'il dissimule sous des fleurs. Du fond, d'ailleurs, il n'a cure. Il dit, comme Talleyrand, que la forme emporte le fond. Il devra à la double préoccupation de n'être que peintre de mœurs étrangères et d'avoir accompli cette tâche avec des ressources que peu de ses contemporains ont eues à leur disposition, d'avoir conservé parmi les écrivains de ce siècle un rang que n'ont déjà plus d'autres qui paraissaient mieux doués et ont joué un moment un rôle plus considérable dans les Lettres.

Nous l'avons remarqué tout à l'heure, Mérimée n'appartient au Romantisme que par la forme. Il est étranger à l'inspiration romantique, dont le Christianisme a été le stimulant. Le Christianisme est absent chez Mérimée ; il a même fini par devenir sa bête noire. Il n'y a qu'à lire, à cet égard, l'opuscule consacré par lui à Henri Beyle. Il a pu longtemps faire illusion à ceux qui ne le connaissaient que de loin et seulement par ses œuvres courantes. « Un esprit exquis et dur, » disait de lui l'innocent et excellent Vinet. L'exquis chez lui était une acquisition de l'art ; le dur un effet de la nature. Il n'y a pas que le dur qui éclate et coule à pleins bords dans les Lettres à Panizzi, qui était, de son côté, un conspirateur international, condamné à mort à l'âge de 20 ans et décédé, il y a quelques années, conservateur au British Museum.

Le correspondant de Panizzi y juge des institutions et des hommes, comme de bien autre chose, avec une brutalité de langage qui n'est plus de l'exquis. Qu'il n'eut pas de préjugés, que l'irrévérence fût chez lui une sorte d'uniforme destiné à cacher le courtisan, on le savait. Mais dans ses Lettres à Panizzi, il met tout à fait les pieds dans le plat. On se figure ainsi les familiers de Tibère ou de Domitien. Alfred de Musset y avait été pris comme Alexandre Vinet

L'un comme Caldéron ou comme Mérimée
Incruste un plomb brûlant sur la réalité, etc.

Eh bien ! c'était de l'art si l'on veut. De l'art ! Il y en a à foison dans la Chambre bleue, mais il y avait plus que de l'art. Cette « effigie d'airain emportée d'un seul coup de ciseau » qu'il donne à ses tableaux est sans doute de l'art.

Derrière l'art, il y a un oiseau de proie. Sainte-Beuve l'avait découvert du premier coup. Il estimait que

c'était une pose. Il écrit dans le *Globe* (janvier 1831) : « Né, j'imagine, avec une sensibilité profonde, il (Mérimée) s'est bientôt aperçu qu'il y aurait duperie à l'épandre au milieu de l'égoïsme et de l'ironie du siècle ; il a donc pris soin de la contenir au-dedans de lui, de la concentrer le plus possible et, en quelque sorte, sous le moindre volume ; de ne la produire dans l'art qu'à l'état de passion âcre, violente, héroïque, et non pas en son propre nom ni par voie lyrique ; il n'est pas lyrique, il n'est que sanguin, mais en drame, en récit, au moyen de personnages responsables. Ces personnages mêmes, l'artiste les a poussés au profil le plus vigoureux et le plus simple, au langage le plus bref et le plus fort ; dans sa peur de l'épanchement et de ce qui y ressemble, il a mieux aimé s'en tenir à ce qu'il y a de plus certain, de plus saisissable dans le réel. Sa sensibilité, grâce à ce détour, s'est produite d'autant plus énergique et fière, qu'elle était nativement peut-être plus timide, plus tendre, plus rentrée en elle-même. Elle a fait bonne contenance, elle s'est aguerrie et a pris à son tour sa revanche d'ironie sur le siècle ; de là une manière à part, à laquelle toutes les autres qualités de l'auteur ont merveilleusement concouru. »

C'est un jugement d'ami. Par le fait, il s'est trouvé que Mérimée, peintre puissant des passions physiques de l'homme, n'était sensible qu'à celles-là ; que c'était un homme des âges préhistoriques, rejetant dans le domaine de l'imaginaire tout l'acquit moral de la vie civilisée.

Bien qu'il n'en ait pas la vulgarité grossière, il est en cette qualité le précurseur de l'École réaliste.

Le savoir, le bien dire, la retenue, les manières dues à une éducation plus mondaine, déguisent comme ils peuvent cette paternité qu'on a voulu donner à Balzac. Balzac n'en est qu'un oncle à la mode de Bretagne. Mérimée a, dès son entrée en littérature, les facultés et les moyens du Réalisme. Cela est visible déjà en 1831 à Sainte-Beuve qui y répugne pour lui-même. « Esprit positif, dit-il, observateur anxieux et studieux des détails, des faits et de tout ce qui peut se montrer et se préciser, - il ne montre ni ne précise tout ; il ne montre pas Coupeau et ses personnages ne dégoûtent pas, - l'auteur s'est de bonne heure affranchi de la métaphysique vague de notre époque critique. En philosophie, en religion, en art, en histoire, il ne s'est guère soucié de n'y rien substituer. Éclectiques, Romantiques, Doctrinaires, Républicains ou Monarchistes, systématiques de tout bord et de toute conviction, il les a laissés dire, il n'en a repoussé ni épousé aucun, se taisant, n'écoutant pas toujours, s'abstenant d'avoir là-dessus le moindre avis.

Mais il relisait de temps à autre *le Prince* de Machiavel, qui lui semblait une œuvre solide à méditer. Il relisait *L'Art poétique* d'Horace pour y retrouver quelques détails sur les procédés scéniques des Anciens, ou les *Confessions* de saint Augustin pour y voir comment un jour le saint prit goût malgré lui aux jeux du cirque. Les jeux du cirque ont dû préoccuper Mérimée. On y répandait du sang à flots ; on y avait du courage ; on y riait de la mort : « *Caesar, morituri te salutant.* » (César ceux qui vont mourir te saluent). Mérimée, qui était un Romain de la décadence, aimait les contes sanguinaires, les distractions romaines qui étaient des passions physiques échauffées par la corruption. Il n'a pas dû pâlir sur saint Augustin. Il est probable qu'il lui préférerait Tacite et Suétone ou, à l'aventure, Sénèque s'épuisant à imaginer des vertus à la taille des vices qu'il avait sous les yeux. Mérimée a le ton dégagé et le tour amer, une sorte de grandeur stoïcienne, en quoi il se distingue des Réalistes, dont la *femminilité* ne lui allait pas. Il a un conte intitulé : Une femme est un diable.

Il a, du reste, beaucoup voyagé dans les chroniques et dans les livres, en quoi encore il n'est pas à confondre avec les Réalistes. Il est instruit et ils ne le sont pas ; une fréquentation opiniâtre du passé, surtout du passé romain, l'a bronzé. Eux n'ont fréquenté que les assommoirs de la banlieue, tout au plus fait une excursion dans les boudoirs du XVIIIe siècle, à moins qu'ils n'aient été à Tunis et en Égypte aux frais de la liste civile.

Il est empirique comme eux, mais il a un empirisme de choix, délicat, repu d'expérience et d'anecdotes prises au bon endroit. Enfin, il a de plus qu'eux le tempérament ; et puis il a vécu dans un autre monde, grandi au contact de plusieurs aristocraties : de celle des lettres, de celle de la naissance, plus tard, de l'aristocratie du pouvoir. Sainte-Beuve l'accuse d'avoir lu le *Prince* de Machiavel, et il doit le savoir. Ce n'est pas surprenant. Ce n'était point toutefois en vue d'y étudier la diplomatie ordinaire. Il n'avait à faire qu'à la diplomatie du crime. Il voulait entendre les raisons à l'usage de Boris Godounof ou de Pierre-le-Cruel. Pour quelques rides qu'elles lui ont mises au cœur, elles l'ont tout de suite dénié, lui ont fourni des motifs à l'appui de ce mépris des formules et des conventions sociales dont il avait auparavant l'instinct et qui est le

cachet de soi génie, car il en a. On en trouve déjà dans les propos d'Hyacinthe Maglanowitch, quoiqu'il n'ait que vingt-quatre ans, et il y en a davantage dans son exposé d'une vendetta corse comme on n'en avait pas encore vu mettre en action par une plume de romancier.

La rhétorique et les lieux communs de l'art oratoire lui font pitié. Comme l'explique d'erechef Sainte-Beuve et une simplicité parfaite, une force continue, point de *pomposo* ni de bavardage, point de réflexions ni de digressions ; quelque chose de droit qui va au but, qui ne se détourne ni d'un côté ni de l'autre et pousse devant en marquant chaque pas, comme un bélier sombre.

Point de vapeurs à l'horizon ni de demi-teintes, mais des lignes nettes, des couleurs fortes dans leur sobriété, des ciels un peu crus, des tons graves et bruns. Chaque circonstance essentielle décrite, chaque réalité serrée de près et rendue avec une exactitude sévère, chaque personnage conséquent à lui-même de tout point, vrai de gestes, de costume, de visage.»

Voilà, certes, de beaux préparatifs, et, en définitive, l'effet n'a pas répondu à de si grands desseins. Mais on les lui prête peut-être à tort. On suppose souvent trop chez les écrivains qui ont réussi, comme chez les généraux qui ont fait une belle campagne.

Le Théâtre de Clara Gazal (1825) et *la Guzla* (1827) ne sont que des essais qui participent du voyage et de l'étude des mœurs. Ils sont faibles, mais annoncent des intentions sérieuses. On en peut dire autant de *la Jacquerie* où Mérimée s'attaque pour la première fois corps à corps à un sujet historique. Mérimée avait vingt-cinq ans, étant né en 1803. Il n'a pas l'assurance qu'il aura bientôt. Sa mise en scène est décousue. Il n'y a point de leçon au bout. Sa méthode est de n'en pas faire, mais il ne prévient pas et on n'est pas habitué à sa manière. Quant aux causes de l'éruption, il les indique en deux mots : « Il n'est pas, dit-il, difficile de les deviner : les excès de la féodalité durent amener d'autres excès. » Et voilà pourquoi votre fille est muette ! Pourquoi la Jacquerie éclate-t-elle le 21 mai 1358, et non vingt ans plus tôt ou vingt ans plus tard ? Vingt ans plus tard, il y a là Charles V. Vingt ans plus tôt, on est encore dans cette période de l'histoire du Moyen Âge que les chroniqueurs désignent sous le nom de « bon vieux temps ». Le bon vieux temps avait duré depuis les invasions normandes, c'est-à-dire depuis quatre à cinq cents ans. La civilisation rurale, dont le règne s'étend du déclin de la domination carlovingienne et la guerre de Cent Ans, avait été la période la plus heureuse de l'histoire de France. La population était plus dense qu'aujourd'hui, la production agricole supérieure. En 1358, la guerre de Cent Ans est commencée. On est au lendemain de Crécy et de Poitiers. Le roi Jean est prisonnier en Angleterre. L'anarchie a succédé à la prospérité. Les provinces du Nord avaient été pillées par les gens de guerre. Une moitié des habitants étaient réfugiés dans les forêts et il fallait demander à l'impôt, et il n'y avait pas d'impôt, la rançon du roi et de sa noblesse. Ce n'est pas le récit de Mérimée qui en apprendrait quelque chose. Il raconte des massacres. Il y a bien parmi les Jacques quelques moutons de Panurge. « Quand on leur demandoit, dit Froissart, pourquoi ils faisoient ainsy, ils respondoient qu'ils ne savoyent, mais qu'ils faisoient ainsy qu'ils veoyent faire et pensoient qu'ils deussent en telle manière détruire tous lies nobles et gentilshommes du monde. n Ceux qui suggéraient aux Jacques l'envie de détruire les nobles, c'étaient les bourgeois des villes et les amis d'Étienne Marcel. a Dans ces assemblées, lit-on dans les Chroniques de Saint-Denis, des rassemblements de Jacques, s'il y avoit gens de labour, de plus il y avoit aussi de riches hommes, bourgeois et autres. » Ces riches hommes étaient ceux des communes urbaines qui tendaient à remplacer la civilisation rurale par la civilisation urbaine qui avait été la civilisation romaine. On exploitait la misère des pauvres ruraux dont les villages avaient été incendiés.

Mérimée ne descend pas à ces détails. L'histoire, du reste, fait comme lui. L'inspirateur littéraire de Mérimée était alors Fauriel ⁽¹⁾, dont la réputation toute fraîche brillait d'un éclat maintenant à peu près éteint. *La*

¹ Fauriel, mort en 1836, membre de l'Académie des inscriptions, était un ex-Jacobin converti sur le tard aux idées romantiques par Mme de Staël et Schiégel. *Les Chants populaires de la Grèce moderne*, 2 vol. in-8, Paris, 1824-1825, avaient été une note aiguë dans le concert des Philhellènes de la Restauration. Ils contribuèrent aussi à répandre le goût des poésies populaires. Une chaire de littérature étrangère fut créée le 20 octobre 1830, à la Faculté des Lettres en faveur de Fauriel. *La Guzla* serait-elle un écho des *Chants populaires de la Grèce moderne*? Ce n'est pas improbable : on sait, au surplus, que Mérimée était lié avec Fauriel.

Jacquerie, comme les recueils précédents de Mérimée, rencontra peu d'écho dans le public. C'était le cas des Romantiques tenus en échec par les Libéraux. Ils étaient quelques vingtaines ; on vendait de leurs œuvres quelques vingtaines d'exemplaires. Le bruit fait autour des pièces de théâtre de Victor Hugo ne doit pas faire prendre le change sur le crédit réel des productions de l'École Romantique. Cela se perpétua jusqu'aux *Burgraves*, qui furent comme une oraison funèbre. Les journaux en riaient. Le quatrain qu'ils publièrent sur les *Burgraves* a eu plus de lecteurs que la pièce. Il est resté célèbre. On n'a pas oublié dans quelle circonstance il se produisit. Victor Hugo assistait à une représentation des *Burgraves*. La salle des Français était à moitié vide et on ne faisait pas queue à la porte. Au milieu du spectacle, Hugo, découragé, sort avec quelques amis qui vont s'installer sur la terrasse d'un café du boulevard. La nuit était pleine d'étoiles, et une comète était à l'horizon. Hugo regardait dans le vide et ne disait rien. Un de ses amis qui l'observait du coin de l'œil lui souffla ce quatrain à l'oreille :

Hugo lorgnant les voûtes bleues,
Au Seigneur demande tout bas,
Pourquoi les astres ont des queues
Quand les Burgraves n'en ont pas.

On ne faisait pas queue non plus chez l'éditeur de Mérimée. *La Jacquerie* eut peu d'acheteurs, et c'est la principale raison pour laquelle les exemplaires de l'édition originale ne sont pas communs. On n'acheta pas davantage *la Chronique du temps de Charles IX*. Elle eut à peu près le retentissement de *la Guzla*. Ce fut la renommée postérieure de Mérimée qui a persuadé aux indifférents qu'ils avaient tort. Mérimée, à aucun moment de sa vie, ne fut populaire. Il avait le dédain de la popularité. Sa manière, qui n'est pas banale, ne va pas à la foule. Il ne fait pas d'effort en vue de vaincre cet éloignement. Il aspire au suffrage des gourmets, non qu'il soit délicat ; il serait plutôt le contraire, mais par orgueil de l'art. Hors de *la Chronique de Charles IX*, il n'avait pas acquis d'autre part l'expérience que le travail ne procure qu'à la longue. *La Chronique* n'est ni de l'histoire ni un roman. Ce sont des aperçus dramatiques sur la Saint-Barthélemy. On lui a reproché de manquer d'unité ; on a reconnu ensuite que ses esquisses de caractères étaient faites de main d'ouvrier, qu'il y avait à côté un talent narratif hors de pair. Il apprenait son métier ; quoiqu'il eut peu de lecteurs, les habiles s'accordaient à admirer ses tours de force. Les circonstances le tirèrent de son obscurité relative. Le docteur Véron fonda *la Revue de Paris* (1829) où les Romantiques affluèrent et ne tardèrent pas à s'emparer de la place. Ce fut là que Mérimée publia *Matteo Falcone* et *l'Enlèvement de la redoute*, les deux clous de *la Mosaïque*.

La publicité offerte par *la Revue de Paris* aux *Lettres sur l'Espagne* avait aussi fait sortir l'écrivain du cercle habituel de ses lecteurs. En outre, *le National* et *le Globe*, où ses amis tenaient le haut bout, s'occupèrent de lui. On le produisit.

Sainte-Beuve lui éleva une statuette dans *le Globe* (janvier 1831). Un avantage plus considérable était l'arrivée au pouvoir de ceux avec qui il faisait campagne. Il entra bientôt lui-même dans l'administration en qualité d'inspecteur général des monuments historiques (1834).

Le comte d'Argout l'avait pris pour chef de cabinet à la marine, au commerce, à l'intérieur. En se retirant de l'intérieur, il pourvut Mérimée d'une sinécure majestueuse qui allait faire de lui un des arbitres du savoir officiel. C'était de quoi pouvoir être historien et archéologue à son aise, quand même il n'y aurait pas eu chez le conteur l'étoffe nécessaire.

Il y avait l'étoffe nécessaire. Il est vrai que ses antécédents de romantique, de fantaisiste et de romancier étaient un obstacle. L'archéologie et l'érudition sont de petites églises dont les fidèles tiennent la porte. Ils ne l'ouvrent pas à qui veut entrer. Mérimée en avait su des nouvelles. C'est à quelques-uns de ces déboires que Sainte-Beuve fait allusion, en 1841, à propos de ses *Notes de voyage* et de *Colomba*...

"Chaque genre, dit Sainte-Beuve, chaque branche de l'érudition particulièrement, est gardée par des dogues tant soit peu hargneux. On les apaise, non pas en leur jetant des gâteaux de miel, – gardez-vous du miel, – mais en leur offrant d'abord quelques petites pierres sèches. Quand ils ont digéré quelques-unes de ces pierres, ils disent que c'est bien et vous laissent passer, même avec vos idées ; et votre trésor. Une fois passé, on n'a plus à s'occuper d'eux et l'on va rejoindre les gens d'esprit d'au-delà." On n'a pas plus de mépris et on ne le témoigne pas d'une façon plus spirituelle.

Mérimée fit selon le précepte de Sainte-Beuve ; il laissa les loirs dans leur trou, sans risquer, après les avoir corrigés, d'en être mordu. Il se mit à voyager en amateur d'archéologie et en expert qui n'a pas à se préoccuper d'avoir l'air hérissé et ennuyeux de ceux qui font de l'érudition un privilège réservé aux initiés.

Ses fonctions officielles donnaient du poids à ses dires et lui permettaient d'émettre sans contradiction les opinions les moins en harmonie avec les traditions en us qui eussent coupé court à sa fantaisie et à son initiative. Il visita dans ces conditions le Midi de la France, l'Ouest, l'Auvergne et la Corse.

Ses *notes de voyage* méritent de n'être pas confondues avec celles de tout venant. Les antiquités locales, l'architecture, la légende et l'histoire, s'y mêlent aux réflexions originales d'un homme qui n'a pas de préjugés, mais attentif à tout ce qui a du relief, peut fournir matière à un redressement historique, à un fait susceptible d'entrer dans l'histoire générale, d'inspirer un poète ou un publiciste. Il a un jugement sûr, ne se paie pas de mots. Une réflexion de lui ouvre un horizon, fait tomber un mensonge favorisé par l'engouement local. Il n'y a pas trace d'impressions de voyage. C'est là qu'on l'attendait du côté de l'archéologie. On fut surpris de voir qu'il avait le don de se renfermer dans un sujet sans donner cours à son imagination ou à son humeur de conteur. Mérimée n'est pas un écrivain décousu comme Alexandre Dumas ; c'est un homme d'ordre, un esprit sagace, qui sait se refuser aux suggestions du romancier, dire avec le moraliste - une place pour chaque chose et chaque chose à sa place ; honni soit qui mal y pense. - Le prenait-on pour un autre ?

Ses notes sur la Corse n'ont pas de physionomie particulière. Là comme ailleurs, il ne sort pas de sa réserve administrative. On est inspecteur ou on ne l'est pas : son masque ne le quitte pas, il a une façon grave de se grimer selon les circonstances.

Mais n'ayez crainte, il se rattrapera dans *Colomba*. *Colomba* est un exposé de la nature corse. Le Corse a des traits à lui, d'abord le goût du *farniente* qui le rend apte à toutes les professions domestiques qui n'exigent pas un grand déploiement de la force musculaire. Ce n'est pas là dessus qu'appuie Mérimée. Il regarde avec plus de complaisance chez le Corse, ce reste des mœurs héroïques, qui est la vendetta. À cet égard Mérimée était sur son terrain favori, cette haine du mensonge quotidien qui est le tissu de la vie civilisée, mensonge qui exaspérait les Romantiques et leur faisait rechercher avec une anxiété fiévreuse n'importe quel vestige du naturel qu'ils supposaient dans les temps disparus. Il y en avait plusieurs chez le Corse. Il y avait par exemple la violence du sang. Elle répondait chez Mérimée à une disposition particulière. Sa dureté qui n'était pas un mythe, lui promettait dans la description d'une belle vendetta cette satisfaction âcre qu'il s'est accordé tant de fois, dans la *Guzla*, dans *Carmen*, dans *don Pedre*, mais nulle part avec cette abondance du sujet que lui offraient les mœurs corses. Chemin faisant il ne néglige pas son penchant à décrire des caractères pittoresques ou bizarres. Il a taillé miss Nevil dans du drap d'or britannique ; détaillé dans Orso, un descendant des caporaux du XIIIe siècle comme il n'y en a plus et *Colomba* son héroïne est une sauvagesse de plus de tempérament que les sauvagesses rencontrées par Chateaubriand dans la forêt vierge, ou celle que Balzac a vu courir dans les boues chaudes de Paris, qui est lui aussi une forêt vierge de celles qu'on trouve dans les ulcères que la civilisation laisse sur son passage.

Dans ces jours maladifs de 1840, où chaque matin afin de distraire une clientèle à la Domitien, surgissait un roman de Balzac, de George Sand, ou d'Eugène Sue, *Colomba* fut une fête de l'esprit. Sainte-Beuve qui y assistait en note avec soin la solennité : « *Colomba*, dans sa nouveauté, écrit-il au lendemain de la cérémonie (article du 1er octobre 1841), a tenu tête au fameux traité du 15 juillet (relatif aux affaires d'Orient et conclu à Londres à l'insu de l'ambassadeur français qui était Guizot). Elle y a fait une diversion charmante et si on a tant parlé du traité, ce n'est pas assurément sa faute à elle, car on ne parlait que d'elle en même temps. Le monde, si léger et si indifférent qu'il soit, ne se trompe guère à ce qui est très bien, lorsqu'une œuvre puissante, marquée de beautés fortes, poétiques, chargée aussi de bizarreries et d'excès, se pose devant lui, il peut le méconnaître ; mais dès qu'une production parfaite se présente, il dit du premier coup : c'est cela. Très peu de gens sont allés en Corse, les mœurs de ce pays diffèrent des nôtres autant qu'il se peut ; elles sont souvent atroces, sanglantes et le monde n'aime guère en soi, l'atroce et le sanglant (il y a des jours). Quand on lui en sert au théâtre ou en roman d'un air d'ogre, il hausse les épaules et détourne la tête de dégoût. Mais ici on ne s'y est pas mépris ; on a senti au début que c'était vrai, que c'était amusant, que ces singularités énergiques jouaient dans leur cadre, qu'un guide

aisé et sûr et pas dupe le moins du monde tenait la main. C'est alors qu'il y a plaisir à se laisser aller et à tenter l'aventure. Plus ce qu'on lit sort di cercle des habitudes et plus on est charmé. L'audace vous gagne, le goût s'aguerrit. Un matin, on a suivi Rob-roy en Écosse ; on se fait klephte tout un soir et l'on se jette dans le maquis du fond de son fauteuil. »

Oui, mais le lendemain, on est moins amusable que Louis XIV dans sa vieillesse et comme il faut une issue à l'ennui., on essaie de se créer une vie à la romaine. Ce serait la vie inimitable d'Antoine et de Cléopâtre si on en avait la taille et les moyens. Comme on n'a ni l'une ni les autres, on se contente de l'orgie intellectuelle et quand arrive une débâcle sociale ou politique on n'y trouve d'abord rien d'extraordinaire. L'extraordinaire n'apparaît que le jour où il y a la note à payer, car ce jour-là, il y a des grincements de dents et on ne se doute pas que *Colomba* et *les Mystères de Paris* ne sont pas étrangers à l'aventure. Quoi qu'il en soit, *Colomba* était de l'histoire à bien plus juste titre que *les Notes d'un voyage en Corse*.

Eh bien ! c'est au lendemain de ce succès, que Mérimée quitte sa veine pour se jeter dans l'histoire proprement dite et qui plus est dans l'histoire romaine, à laquelle pas un Romantique jusque-là n'avait accordé l'aumône d'un regard. Il fera encore çà et là quelques petites excursions dans les sentiers sauvages où il a fait si longtemps l'école buissonnière. Ce ne seront plus que des intermittences. Sa jeunesse est finie. Le voilà attelé à l'histoire de César. *L'Essai sur la guerre sociale* y était un prélude. *La Conjuration de Catilina* qui forme avec *L'Essai sur la guerre sociale* le complément de l'ouvrage qu'il a intitulé *Études sur l'histoire romaine* marque chez lui un point d'arrêt dans cette voie, quoi qu'il n'ait depuis cessé de collaborer à la vie de César de Napoléon III, à qui il fit non seulement le sacrifice de son dessein d'écrire une vie de César, mais des travaux et des pièces qu'il avait accumulés sur cet objet. Si *L'Essai sur la guerre sociale* est marqué au coin de l'esprit antérieur de Mérimée qui consiste, dans des recherches exactes et minutieuses, puisées aux sources ; dans *Catilina*, il a voulu se donner le luxe de décrire quelques caractères de grands hommes connus, difficulté à laquelle il ne s'était guère attaqué auparavant. Du reste si les faits matériels qu'il allègue sont vrais, sa manière d'écrire l'histoire, qui ici n'est plus un prétexte pour faire montre de ses qualités de conteur dramatique, sa manière d'écrire l'histoire, disons-nous, est très défectueuse. Il méprise les idées qu'il prend pour des lieux communs, pour ne s'attacher qu'à expliquer les intérêts et les passions. Il prétend avoir raison à Rome où il n'y eut jamais d'idées ni de vie morale. Quand Sylla abdique la dictature, Mérimée constate qu'il abrégéa ses jours par la débauche et il ajoute que les Romains ne connaissaient pas d'autre emploi de la vie que de commander aux hommes ou de se livrer avec excès à tous les plaisirs. Ce n'est pas qu'il n'y ait une part de vérité dans cette remarque ; néanmoins prise absolument, elle est exagérée. Si elle ne l'était pas, les Romains n'auraient eu ni religion, ni morale, ni droit, ni poésie, ni métaphysique, ni littérature d'aucun genre. Ils avaient de tout cela ; ils en ont emprunté une partie aux Grecs. Ils se sont néanmoins approprié leurs emprunts outre la mise en œuvre de ce qui venait de leur propre fond, de façon à laisser des monuments d'une vie morale très intense. On en peut juger par Sénèque et avant lui par Cicéron. Cicéron ne gagne pas à être jugé par Mérimée. Mérimée est césarien, démocrate, hostile à la société patricienne.

N'ayant d'ailleurs entrepris d'étudier l'histoire romaine qu'avec le dessein d'y chercher à peindre des passions violentes, qui ne manquaient pas à Rome, il est étrange qu'il ait le sentiment des imperfections de l'éducation littéraire des Romains. Ces imperfections ne doivent pas le surprendre ; elles résultent de l'état de conscience qu'il leur suppose.

À propos de Salluste, il observe que chez eux les historiens ont plutôt l'envie de bien dire que de dire la vérité. Salluste par exemple aspire à dépasser la concision de Thucydide. Tacite fera comme lui. Mérimée leur reproche en outre le mépris des dates, de la description des lieux, de la précision. Ils font le tableau de la vie humaine, sans grand souci de la réalité : ils ne sont ni artistes, ni Romantiques. Enfin ils sont fatalistes, négligent les causes et les effets des événements... « Il n'entraît pas, dit l'auteur *des Études sur l'histoire romaine*, dans la méthode historique suivie par les Romains ou même par les Grecs, d'étudier les causes plus ou moins immédiates des événements qu'ils surent raconter avec un art admirable. Leurs idées sur la fatalité des choses humaines, les éloignaient peut-être de semblables recherches, sans lesquelles pourtant l'histoire n'offre plus qu'une masse de faits dont il est difficile de saisir la liaison. Salluste avait... plus d'une raison pour se conformer à un tel système. Il l'exagéra encore en prenant dans les événements dont il avait été le témoin, quelques épisodes isolés, qu'il se complut à façonner et à polir avec un art merveilleux".

C'est ce que Mérimée lui-même s'est plu à faire, à cette différence près qu'il n'a pas même été témoin des scènes qu'il raconte. Il ajoute que dans un ouvrage de longue haleine, le style de Salluste ne tarderait pas à devenir fatigant « par une concision qui n'est peut-être pas exempte de manière. » Mérimée doit s'y connaître. Est-ce que sa concision à lui est exempte de manière ? Est-ce qu'il offre des leçons au lecteur ? Est-ce qu'il ne se propose pas uniquement de l'émotion dramatique à produire ? Est-ce qu'il n'a pas fait ainsi dans la *Jacquerie*, dans *la Chronique du temps de Charles IX*, dans *Don Pedre*, dans *Le faux Démétrius* ? Salluste est son ancêtre : « appliqué à de courtes narrations, dit-il du procédé de Salluste, il produit l'émotion la plus profonde, en unissant l'énergie de la pensée à la sobriété des ornements. L'art s'y montre quelquefois un peu trop à découvert, malgré le désordre affecté de la composition et l'on oublie l'intérêt du récit pour admirer l'habileté du narrateur. » C'est un procès que Mérimée se fait à lui-même dans la personne de Salluste. C'est un Salluste qui a écrit des romans avant de se livrer à l'histoire et qui a conservé sa manière de romancier.

En réalité, comme Salluste, il n'a pas d'haleine. *Colomba* est son œuvre d'imagination la plus étendue. Ses scènes d'histoire ne sont que des épisodes, c'est-à-dire des *Nouvelles* tissées sur des faits historiques.

Après ses études d'histoire romaine, sa veine se ralentit. Il n'est plus jeune. Son activité diminue. Et puis sa carrière est faite. Désormais il flâne, cueillant une fleur par ci, un bouquet de thym par là. Ses bouquets historiques, ce sont *Don Pedre* et *le Faux Démétrius*. Ses bouquets de nouvelles n'ont rien perdu de leur parfum. Ce sont : 1° *Carmen* un autre recueil dont *Carmen* fait partie et les deux héritages. On a écrit de lui qu'il n'avait mis aucun devoir dans sa vie. C'était conforme à ses principes. Quant à son talent de moraliste ou mieux de peintre de mœurs. Il convient d'en répéter ce qu'il disait lui-même de l'écrivain russe Gogol ! : "Il ne voit en beau ni les choses ni les hommes ; cela ne veut pas dire qu'il soit un observateur infidèle".